

Oubliez les marécages du monde de l'art ce week-end à la foire outsider

Par Scott Indrisek • 01/20/17 11:36am



Une œuvre au crayon de couleurs par Nicole Appel exposée par la galerie LAND. Scott Indrisek

C'est une semaine importante pour les outsiders, les vrais et les autres.

Aujourd'hui, une grande partie des Etats-Unis fait la gueule alors qu'un bouffon raciste et insulteur se hisse à la plus haute fonction du pays. Le président élu Donald Trump a fait campagne sur l'ignorance, faisant de son absence complète d'expérience professionnelle un argument de vente. Et si ce genre de chose est désastreux et potentiellement fatal en politique, cela peut être *fascinant* dans le monde de l'art.

Les foires d'art et galeries traditionnelles sont pleines de diplômés trop formés issus des programmes trop coûteux de Maîtrise ès Beaux-Arts; quant à la catégorie disputée de "l'art outsider", qui sonne de façon péjorative, elle a tendance à être un fourre-tout pour autodidactes, amateurs et érudits. Ce n'est toutefois pas une surprise si les œuvres conçues par cette dernière catégorie - loin des lumières de la célébrité et des molles poignées de main - sont souvent plus intéressantes que tout ce qu'un Larry Gagosian peut bien montrer. Et en cette fin de semaine dans l'Amérique de Trump, les New-yorkais ont la chance unique d'admirer certains des plus sauvages exemplaires de cette catégorie lors de la 25e édition de l'Outsider Art Fair, qui se déroule jusqu'au 22 janvier au Metropolitan Pavilion.

En prélude à la foire, vous pourriez faire un saut au Musée du sexe (Museum of Sex) — ce n'est pas une coquille — où l'exposition "Connu/Inconnu" (Known/Unknown) vient d'ouvrir. Vraisemblablement conçue pour aller de pair avec l'OAF, cette étude couvre les formes les plus explicites de la scène artistique marginale. "La sexualité et l'érotisme sont, de façon peut-être surprenante, des sujets peu habituels dans l'art outsider et populaire", indique un texte affiché au mur, "mais quand ils se manifestent, c'est dans l'emphase et sans aucune contrainte". Ceci n'est pas une blague. Il n'y a qu'à voir les œufs d'autruche vigoureusement et librement sculptés de Gil Batle, montrant de charmantes rangées de pénis et de vagins dans le cadre de descriptions figuratives de la vie en prison (des hommes prenant une douche; un homme savourant la fellation d'un autre tout en regardant une femme faisant la même chose dans un magazine porno, tout cela rendu avec la complexité d'une relique médiévale).

Si cela vous donne l'envie de prendre une douche, soyez assurés que la production de l'Outsider Art Fair n'est pas moins conventionnelle, même si elle est en général moins lascive. Bien que certains clichés soient ici évidemment présents — les totems terrifiants de parties de poupées; des animaux de ferme aplatis et distendus comme des gouttes de couleur primaire sur des morceaux de bois sans valeur — il est impossible de classer cette production variée, allant de l'enseigne d'un barbier ghanéen

à des photos de nus anonymes des années 1950 en passant par des courtepintes faites d'un collage de déchets et de sacs de plastique, et bien plus encore.

Un des points d'orgue a été pour moi la sélection d'œuvres de feu Bernard Gilardi exposée par la Portrait Society Gallery de Milwaukee. L'histoire de Gilardi en est une étrangement familière. C'était un obscur peintre dominical dont la mort a permis de mettre au jour des centaines d'œuvres inédites. Sa famille ne savait que penser de ce travail, ce qui est compréhensible quand on sait les sujet traités: des femmes aux pupilles dilatées de LSD tenant de molles serpillères; des messieurs-muscles étalant leurs pectoraux avec en arrière-plan des champs de vaches. La toile la plus frappante représente deux pieds à la Peter Saul - l'un blanc, l'autre noir - leurs orteils s'enlaçant de façon quasi-érotique. Certains tableaux de l'artiste ont fait leur chemin dans des musées du Wisconsin, mais l'OAF constitue leur première véritable sortie à New York. Comme la plupart des choses vendues ici, les prix sont incroyablement abordables (dans le contexte du monde de l'art): 2 100 dollars pour un superbe portrait de femme aux yeux d'épiphanie foudroyés datant de 2003; 4 800 dollars pour un tableau beaucoup plus grand datant de 1976, le "Parfum de chambre", ou "Room Perfume", dans lequel une fille exhale de sa pipe d'innombrables tentacules de fumée.



Détail d'un tableau de Bernard Gilardi, à la Portrait Society Gallery. Scott Indrisek

Il se pourrait que la surréalité de Gilardi corresponde simplement à la sombre humeur qui prévaut, quand les discussions typiquement merdiques des foires sont soudain remplacées par une terreur apathique. Tout près de moi, une femme à l'accent français déplore le statu quo: "Vous savez ce que pensaient les gens de George W. Bush? Maintenant il a l'air d'un saint!". Un homme au crâne rasé et portant sur sa veste un macaron "Stop à la bigoterie" approuve. "Les quatre prochaines années vont être effrayantes", dit-il. "Mais peu importe c'est super de vous voir!" La peur et la fatalité, le feu et le soufre.. Shrine, un marchand basé à Brooklyn, a dédié tout son stand au défunt "Prophète" Royal Robertson. Ce sont des peintures que les Trumpistes et tenants de la droite du 21e siècle devraient célébrer rien qu'à voir comment elles mélangent librement les artifices religieux et la grossièreté de caniveau. Un exemple du milieu des années 1980, vendu à 6 500 dollars, associe une citation du Lévitique à

un texte original: “HEY PUTAIN DE CHIENS SALES ALLEZ-VOUS FAIRE FOUTRE...TOUS.” (En fait, Donald, il s'agit d'un tweet presque parfait de 140 signes.)

Mais bon, il n'y a pas juste des gueules cassées et des langues sales dans cette foire, il y a aussi beaucoup de douceur et de lumière! Mon petit cœur s'est presque arrêté au stand de la Mariposa Unusual Arts, à la vue d'un tableau d'Yvonne Robert montrant un grand cheval et un petit cheval traînant dans une sorte de forêt psychédélique tourbillonnante. J'étais prêt à payer 1 350 dollars pour cette peinture, "la cigale est heureuse qu'Estne soit arrivé", afin de pouvoir l'accrocher au-dessus de mon lit et me sentir aussi éternellement heureux qu'Estne soit arrivé. La galerie ZQ Art a de petits dessins de fleurs et de femmes réalisés vers 1919-22 par Justin McCarthy, chacun coûtant environ 650 dollars. Pour 500 dollars, la galerie Fountain House peut vous faire parvenir le "Mélange félin 2" (Cat Medley 2, 2016) de Mercedes Kelly et dont le titre indique assez bien ce dont il s'agit. Luise Ross Gallery lance de son côté les œuvres abstraites et contemplatives du défunt islandais Oskar Jonsson qui, ouvrier en bâtiment, assemblait des morceaux de vinyles récupérés à son boulot.

La galerie Jack Hanley — l'une des rares ici à ne pas se consacrer tout particulièrement à l'art outsider — expose des panneaux de bois peints de l'artiste Juwelia représentant des caniches et des fleurs pour environ 250 dollars. La galerie Henry Boxer présente William A. Hall, dont l'histoire crève-cœur - sans abri, il a passé une grande partie de sa vie à dormir et à dessiner dans des voitures — est rendue encore plus incroyable par la qualité de ses paysages science-fictionnels et de ses dessins de voitures imaginaires.



Une peinture abstraite d'Eugene von Bruenchenhein, présentée par Andrew Edlin. Scott Indrisek

L'OAF compte évidemment sa part de grosses peintures et de noms familiers, le genre d'œuvres sensationnelles qu'on pourrait considérer comme un bon investissement, si on était riche et sans âme. Il y a d'abord Eugene von Bruenchenhein, dont les peintures abstraites kaléidoscopiques des années 1950 sont exposées aux côtés de petits portraits photographiques de sa femme au stand d'Andrew Edlin, l'organisateur de la foire. On y trouve aussi les Henry Darger ou Thornton Dial de circonstance, et quelques Martin Ramirez, tous magnifiques. Mais la partie la plus rafraîchissante de l'Outsider Art Fair est sa tendance à rejeter le culte de la personnalité et de la réputation dont le monde de l'art est inondé. Faites un tour au stand Winter Works On Paper: la moitié de ce qui est affiché sur les murs est anonyme avec notamment des instantanés d'un photographe inconnu d'hôpital accrochés aux côtés des portraits non signés de quatre femmes nues jouant les aguicheuses dans une salle de jeux de la

banlieue. Ce n'est pas que l'art dit outsider est négligent ou je-m'en-foutiste, c'est juste qu'il se soucie d'autres choses. Dans une Amérique soudain dérangée, sous la poigne d'un narcissique obsédé par son rang, cela semble de plus en plus réconfortant... et vital.

FIN